

À TOUT MOMENT LA VIE

Tom Malmquist

À TOUT MOMENT
LA VIE

Traduit du suédois par Hélène Hervieu

Roman

NOTAB/LIA

Ouvrage traduit avec l'aide du Swedish Arts Council

SWEDISH
ARTSCOUNCIL

© Tom Malmquist, 2015. Natur & Kultur, Stockholm.

Titre original : *I varje ögonblick är vi fortfarande vid liv*

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2016 pour la traduction française

© Visuel : Paprika

ISBN : 9782882504296

Le chef de service appuie sur le frein du lit d'hôpital de Karin. À voix haute, il informe les infirmières du service des urgences, qui lui coupent sa chemise et son soutien-gorge de sport : Femme enceinte, l'enfant va bien selon le compte rendu, trente-troisième semaine, est tombée malade il y a environ cinq jours, symptômes grippaux, fièvre, toux, légère difficulté respiratoire hier attribuée à la grossesse, état nettement aggravé aujourd'hui, détresse respiratoire, s'est présentée à la maternité il y a une heure. Il a des mains fortes, débouche une bouteille qui ressemble à une cartouche et enchaîne : Saturation en oxygène un peu plus de soixante-dix en air ambiant, fréquence respiratoire quarante-cinquante, tension artérielle cent quarante, pouls cent vingt. La sage-femme qui a administré l'oxygène pendant le transport s'arrête sur le pas de la porte. Elle saisit doucement mon bras. Vous êtes à présent en salle B au service USI, vous voulez que je l'écrive sur un bout de papier ? Ce n'est pas la peine, merci, je réponds. Elle reçoit

l'aide nécessaire maintenant, dit-elle. Oui, merci. Bon, alors je m'en vais. OK, merci. Karin a des électrodes sur la cage thoracique. Le moniteur émet des bruits stridents. Qu'est-ce que vous lui donnez maintenant comme médicaments ? dis-je. Il faudra demander ça à Per-Olof, répond l'infirmière des soins intensifs. C'est qui ? C'est moi, s'exclame le chef de service qui ajoute : Votre femme a reçu du Tazocin et du Tamiflu, ainsi que des antalgiques et des tranquillisants, on lui a aussi donné d'autres choses, il y a toutes sortes de médicaments ici dans cette perfusion, mais nous n'avons pas le temps de vous parler maintenant, nous vous ferons un rapport plus tard, quand ce sera le moment, pour l'instant, restez calme et laissez-nous aider votre femme. Et l'enfant ? dis-je, mais personne ne répond. Je m'assois par terre et m'adosse contre le mur à côté d'une poubelle de seringues usagées. Je serre la doudoune de Karin contre moi, mais soudain la lâche et me précipite vers l'extérieur, je vois le signe indiquant des toilettes pour handicapés un peu plus loin dans le couloir fortement éclairé, je pique un sprint et n'ai pas le temps de fermer la porte que je vomis et urine en même temps. Je me rince la bouche sous le robinet d'eau, mais mon haleine continue à puer, je me lave la langue avec du savon liquide. La porte à double battant de la salle B est fermée quand je reviens. Je frappe, pousse un battant et jette un regard à l'intérieur. Un des infirmiers en soins intensifs est assis sur un tabouret entre les cuisses écartées de

Karin. Ses bras musclés sont couverts de tatouages aux arabesques évoquant des sabres. Karin porte un masque à oxygène, elle ferme les yeux et son visage me paraît soudain être celui d'une étrangère. Il porte des gants en caoutchouc et tient les grandes lèvres de Karin entre l'index et le pouce. Il s'aperçoit de ma présence, lâche la sonde urinaire et se lève, il s'approche, son regard est vide. Je dois vous prier d'attendre à l'extérieur, dit-il. Pourquoi ? Cela peut être délicat. Pour qui ? Pour la patiente. La patiente ? Oui, la patiente, répond-il en regardant fixement, non pas mes yeux, mais une de mes épaules. Ça fait dix ans que je vis avec elle, c'est notre enfant ! Ça peut être délicat. Mais ce n'est pas délicat pour vous d'être seul ici avec elle ? dis-je. Il me barre la route et dit : Je dois vous demander d'attendre à l'extérieur, je viendrai vous chercher quand j'aurai terminé ici. Il me vire sans me toucher. Il ferme la porte.

En face des ascenseurs, il y a une machine à café. Je glisse une pièce de dix couronnes dans la fente, mais j'oublie de mettre un gobelet. Le café gicle et coule par terre. Je trouve des serviettes en papier sur un chariot de nettoyage et je commence à essuyer. Le chef de service sort de l'Unité de soins intensifs quand je fouille mes poches pour trouver d'autres pièces. Il a les yeux baissés sur un dossier qu'il a appuyé contre son ventre. Vous ne vous êtes pas encore évanoui ? demande-t-il, et il semble s'attendre à ce que j'éclate de rire, et comme je ne

le fais pas, il dit : Ce qui arrive à votre femme est sérieux. Ce n'est pas une pneumonie ? demandé-je. Ça peut être assez grave, répond-il. Ça peut quand même se soigner ? Généralement, mais pas toujours, dit-il, et il entre dans l'ascenseur, appuie sur un bouton et hoche la tête en ajoutant : Je vous tiens au courant dès que nous en savons plus. Je m'assois sur une chaise devant la salle B. Le couloir est d'un bleu grisâtre, le linoléum, les encadrements de porte, les murs, les glissières antichocs et même les chariots de nourriture sont d'un bleu grisâtre. Il y a trois fenêtres derrière moi qui peuvent s'ouvrir. Je ne peux pas voir dehors, l'obscurité du soir fait que les vitres deviennent des miroirs. Je me lève et frappe aux portes blanches, j'attends, je me rassois. Au bout d'un certain temps, l'infirmier en soins intensifs ressort. Je regarde ses tatouages, des sortes de peintures de guerre. Je peux entrer maintenant ? demandé-je. Non, répond-il, et il va chercher quelque chose dans une armoire et retourne dans la salle. Je prends mon téléphone, réponds à quelques messages et fais ensuite les cent pas dans le couloir jusqu'à avoir mal aux jambes. Je frappe de nouveau. Cette fois, l'infirmière en soins intensifs ouvre la porte. Bonjour, désolé, mais pourquoi je ne peux pas entrer, donnez-moi au moins une bonne raison, je sais que Karin veut m'avoir à ses côtés. Oh, fait-elle, personne n'est venu vous chercher ? Je ne serais pas là si ç'avait été le cas, dis-je. Je suis désolée, entrez, Karin va un peu mieux maintenant, dit-elle, et elle insiste pour aller me chercher une tasse

de café et un sandwich au fromage. Merci, mais je ne veux rien, dis-je. Karin découvre ma présence et agite la main. Une infirmière assistante a détaché le masque à oxygène et humecte les lèvres et la langue de Karin avec une compresse. Elle a du mal à respirer mais semble heureuse de ne plus avoir ce masque plein de sueur. Je m'approche et lui prends la main. Chérie, on t'a donné en tout cas assez de morphine pour tenir, dis-je. Elle pointe le doigt sur son ventre et je dis : Ne t'inquiète pas, crois-moi, tout va bien se passer. Elle lève le pouce. Le type aux tatouages est assis dans une salle d'observation dont la fenêtre donne sur notre pièce. Il parle au téléphone, un visage vraiment beau, des cheveux épais et bien peignés, une peau lisse. Je ramasse la doudoune de Karin. Le chef de service me tourne le dos et attend un collègue qui tire quelque chose qui ressemble à un défibrillateur. Il vient de toute évidence de l'USIC, il est peu loquace et un peu bizarre. Après un rapide examen de la cage thoracique de Karin, il dit au médecin : Nous avons besoin d'un angio-CT spiralé d'urgence. C'est grave ? demandé-je. Il m'adresse un regard et se tourne vers Karin : Je vous ai un peu examinée et je pense que vous avez une bonne pneumonie, peut-être une embolie, ça m'est difficile de me prononcer à ce stade, nous devons faire d'abord une radio. Pouvez-vous répéter ? dis-je. Le chef de service me répond tout en regardant Karin : Une pneumonie ou un caillot de sang, peut-être les deux, c'est du moins ce que nous croyons pour l'instant, nous

allons vous donner des médicaments pour soigner tout ce qui peut avoir provoqué vos difficultés respiratoires, mais c'est grave, une jeune femme ne devrait pas respirer ainsi, même si elle est enceinte. J'essaie de capter le regard de Karin, mais elle fixe en biais le plafond, non pas de manière introvertie, mais plus comme si elle avait vu quelque chose. Je lève aussi les yeux, mais je ne vois qu'un néon, le plafond d'un blanc étincelant, pas la moindre craquelure dans la peinture. Le chef de service grimace à la vue de la doudoune que je tiens. Il y a des box où vous pouvez laisser vos affaires, un peu plus loin dans le couloir, dit-il. Ce n'est pas la peine, dis-je, c'est celle de Karin. Bon, comme je vous ai dit, il y a des box, dit-il. Ce n'est pas la peine, mais merci, je réponds, et je m'assois à côté du lit.

Karin est transportée sur son lit à roulettes et disparaît derrière une porte en acier comme dans un abri antiatomique. Elle tousse si violemment que sa poitrine se soulève du lit. Je m'assois à une des tables. J'entends un son sourd qui bourdonne à travers les murs. Au bout d'une demi-heure, un médecin jette un coup d'œil à l'extérieur et me demande si je suis la personne la plus proche de Karin. Il s'est passé quelque chose ? demandé-je. Il est chauve, porte des lunettes ovales et se présente comme un radiologue. Il bégaye quand il répond que ça peut durer un moment, puisque Karin, à cause de ses difficultés respiratoires, a du mal à rester allongée. OK, dis-je. Bon, maintenant vous

savez que ça peut prendre un moment, dit-il. OK, merci. L'air est chaud et confiné dans ce couloir. J'enlève mon pull. C'est Sven qui répond sur leur téléphone fixe. Il m'écoute, puis me demande : Est-ce que les médecins la soupçonnent d'avoir une pneumonie ? Oui, on lui fait une radio maintenant. Merci, Tom, d'avoir appelé, dit-il. Il ne faut pas longtemps pour qu'il rappelle. Salut, Sven, dis-je. C'est sans doute Lillemor qui l'a prié de téléphoner. Je l'imagine marchant en long et en large dans sa maison à Lidingö, se rongant les sangs, jusqu'à ce que Sven se sente obligé de me téléphoner. Excuse-moi de te rappeler. Mais Sven, c'est moi qui t'ai appelé tout à l'heure. Qu'importe, dit-il, et il demande d'autres détails sur la pneumonie. Je t'ai dit tout ce que je sais, dis-je. Je comprends, répond-il, et il me demande si je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils viennent ici. Non, mais il n'y a pas de raison de s'inquiéter, Sven, elle a une pneumonie. Où êtes-vous ? demande-t-il. À l'hôpital Söder. Dans quel service ? Je ne m'en souviens plus sur le moment. Maman nous a déposés à la maternité, je ne sais pas, quelque part au sous-sol, c'est écrit Service d'imagerie médicale et de médecine nucléaire. Ça doit être là qu'elle passe sa radio, comment s'appelle le service, sinon, où elle est ? Je ne m'en souviens plus, est-ce que je peux vous l'envoyer par SMS ? Ça serait bien, merci. Je crois que j'ai laissé la plaque électrique allumée. Qu'est-ce que tu as dit ? Je lui faisais un thé et je crois que j'ai oublié d'éteindre la plaque. Ah bon ? Sven, je

dois raccrocher, je dois appeler ma mère, elle a un double des clés.

Le chef de service m'attend dans la salle B. Il est impatient de me parler. Il frotte soigneusement ses grandes mains avec le gel désinfectant du distributeur près de la porte. Tout chez lui est gris, à part sa blouse blanche. Il est venu avec une femme médecin et il m'explique qu'elle est obstétricienne. Elle se tient près d'un échographe mobile qu'elle installe près du lit de la patiente. Le médecin secoue ses mains pour les sécher et dit : Karin, nous venons de recevoir vos radios et les premiers résultats des analyses de sang, et ce n'est pas bon. Karin reste remarquablement calme. Je caresse ses pieds. Il se penche vers elle pour capter son regard. Vous m'entendez, Karin ? Elle fait oui de la tête. Bien. Je viens d'en conférer avec des hématologues, à la fois ici et à l'hôpital Karolinska, ce sont des spécialistes du sang, vous avez une augmentation massive de vos globules blancs et vous avez, très vraisemblablement, une leucémie aiguë. Karin me regarde et je l'entends vaguement murmurer quelque chose. Chérie, je suis là, dis-je en posant mes mains sur ses joues, et je poursuis : Karin chérie, on va arranger ça, je te promets, on va arranger ça. Karin agite la main. J'essaie de lire sur ses lèvres, derrière le masque. Elle demande pour l'enfant, dis-je. Karin lève le pouce. Ma priorité maintenant, c'est Karin, dit le chef de service. L'enfant est très bien protégé dans l'utérus, même

contre la leucémie, précise l'obstétricienne. Elle a de longs cheveux bruns et un petit nez droit. Elle ne semble pas à l'aise en présence du chef de service et se détend seulement quand il quitte la salle. Elle passe une sonde d'échographie sur le ventre de Karin. C'est une petite fille pleine de vie, tout a l'air comme il faut, elle va bien, je ne vois rien d'autre, dit-elle, et elle essuie le gel avec du papier. À la porte, elle se retourne comme pour dire quelque chose, mais se ravise et regarde longuement Karin. Merci, dis-je. Elle hésite mais répond : Aujourd'hui, on sait bien traiter la leucémie. Merci beaucoup, merci. Un fil blanc isolé se recourbe près du col de la blouse d'hôpital de Karin. Je le pousse sous le tissu et remets sa frange en place. Elle est trempée de sueur, elle serre ma main. Ça va aller ? demande-t-elle. C'est à moi que tu demandes ça ? Elle acquiesce. Chérie, bien sûr que je me fais du souci, mais ne parle pas maintenant, concentre-toi sur ta respiration. Sur un chariot je trouve un papier laminé indiquant toutes les issues de secours du service. Je m'en sers comme éventail. Karin aime bien les petits courants d'air. Je ne sais pas combien de temps je reste à l'éventer avant qu'elle ouvre la bouche. Elle bouge les lèvres. Je n'entends pas ce qu'elle dit. J'ai cru reconnaître le mot « vie ». Elle essaie d'enlever le masque, mais je l'en empêche. Elle gémit. Chérie, qu'est-ce qu'il y a ? Son nom, dit-elle. OK, OK, tu veux l'appeler Liv ? Elle secoue la tête et s'écrie : Livia. Livia ? Elle fait oui et lève le poignet. Livia, dit-elle.

D'accord, Livia, dis-je. La machine à oxygène émet soudain un son strident. Une infirmière entre précipitamment. Que se passe-t-il ? demandé-je. Elle crie vers la salle d'observation : Elle travaille trop dur. Le chef de service fait son entrée, il mâche quelque chose, avale, s'éclaircit la voix, se plante devant un des moniteurs, les mains derrière le dos. Elle prend bien l'oxygène, elle semble y arriver, mais nous serons obligés de vous intuber s'il n'y a pas une nette amélioration, dit-il en s'adressant à Karin. Désolé de parler de vous de cette manière, ce n'est pas notre but, mais c'est comme ça, Karin, malgré l'oxygène fourni vous avez du mal à vous oxygéner, il se peut que nous devions vous endormir pour vous mettre sous respirateur.

Je suggère que Sven arrête la voiture et lui demande de passer le téléphone à Lillemor. Nous sommes dans un taxi, mais attends un instant et je te la passe. Je deviens nerveux en entendant sa voix grave. Allô, nous avons reçu des infos. Oui ? Je voulais vous prévenir tout de suite, mais ç'a été difficile. Ah bon, répond-elle. Je pensais qu'il valait mieux vous appeler avant que vous arriviez ici. Bon, c'est difficile d'en parler. Tu comprends ? Ce n'est pas une pneumonie. Lillemor reste si silencieuse que je demande : Tu es toujours là ?

Lorsque je reviens, le chef de service est assis sur un tabouret près du lit. Je viens de dire à votre femme que l'enfant a été une grande épreuve pour

elle, son corps travaille à plein régime maintenant et les valeurs de l'acide lactique sont beaucoup trop élevées. Il se tourne vers Karin : Je viens de parler avec l'Unité de soins intensifs chirurgicaux de Karolinska, nous penchons pour délivrer l'enfant par césarienne dès demain matin, Karolinska est mieux équipée pour vous aider, vous et votre bébé, et nous allons vous mettre sous assistance respiratoire à partir de cette nuit, cela ne vous fera pas mal, vous allez seulement sombrer dans un sommeil profond et doux, comme après une longue journée de travail. Vous allez la déplacer ? demandé-je. Oui, ce sera mieux. Dès qu'ils auront de la place en soins intensifs chirurgicaux. Pourquoi faut-il l'endormir ? Ce sera mieux, à la fois pour elle et pour l'enfant, il faut de toute façon qu'elle soit sous anesthésie pendant la césarienne, dit-il. Karin essaie de répliquer, mais abandonne et secoue la tête. Elle pose les mains sur son ventre. Je sais qu'il vous en coûte beaucoup de parler, Karin, j'interprète ça comme quoi vous comprenez, dit-il.

Karin est groggy, sa détresse respiratoire s'aggrave, parfois elle ouvre les yeux et se gratte le visage sous le masque, et si j'arrête de l'éventer, elle s'angoisse et cherche ma main. Chérie, mes bras sont engourdis, je ne peux plus agiter ce foutu éventail, dis-je. Je n'ai plus la force de l'arrêter quand elle relève son masque. Dans un souffle, elle murmure : Je t'aime autant qu'il est possible d'aimer.

Une infirmière accourt et dit : Comment ça va ? Karin lève le pouce. Vous ne devez pas enlever votre masque, dit-elle. Elle le sait, je réponds.

Lillemor porte une de ses tuniques hippies et Sven, son vieux costume, lorsque je les vois arriver dans le couloir du service. Je sens la poitrine large et moite de Sven contre la mienne. Lillemor semble gênée que je les prenne dans mes bras. Elle se tient, mal à l'aise, à côté de moi, le regard fixé sur les portes de la salle. Elle me demande s'ils peuvent voir Karin. Je les précède et annonce à la porte : Chérie, tes parents sont là. Karin a l'air effrayée. Sven reste sur le seuil. Lillemor attend puis décide de s'avancer. Elle caresse la jambe de Karin en répétant : Ma fille chérie. Karin se met à sangloter, elle agite les bras. Lillemor se fige et dit : Nous attendrons dehors. Elle saisit vite le bras de Sven et le conduit à l'extérieur. Karin tire sur mon pull et me regarde. Chérie, je comprends, tu n'as pas besoin de parler, je crois qu'ils comprennent aussi, je leur dirai que tu es contente qu'ils soient là.

Lorsque je sors, Sven et Lillemor viennent de s'asseoir sur le canapé collé contre le mur, face à la cuisine du service. Lillemor presse un mouchoir en papier contre sa bouche. Tout va bien ? demandé-je. Mais oui, répond Sven. C'était la même chose, la dernière fois, dis-je. Merci, Tom, nous comprenons, dit-il. Il y a quelque chose qui fait du bruit ici, j'ai du mal à entendre, dit Lillemor. Elle se relève, se rassoit. Qu'est-ce qui fait ce bruit ? demande-t-elle.

C'est peut-être le lave-vaisselle dans la cuisine, dit Sven. Il y a beaucoup de choses qui font du bruit ici, dis-je. C'est autre chose, un truc bruyant, dit-elle en secouant la tête. Je m'assois à côté d'elle. Sven étudie le motif du tissu sur le canapé et constate que ce sont des aigrettes de pissenlit dispersées par le vent. Lillemor secoue de nouveau la tête et dit : C'est du cerfeuil sauvage. Sven joint les mains sur ses cuisses et demande : Ils ont dit quel type de leucémie c'est ? Lillemor le regarde fixement. Non, ils ne doivent pas encore le savoir à ce stade, ajoute-t-il en m'adressant un signe de tête. Ils ont seulement dit que c'est grave, dis-je, en jetant un coup d'œil à Lillemor. Comment ça va, Lillemor ? demandé-je. Excusez-moi, c'est juste que je n'aime pas les hôpitaux et en plus il y a ce bruit, là, dit-elle en se relevant. Elle fouille dans son sac pour trouver des pastilles mentholées, m'en offre, puis à Sven, et s'éloigne dans le couloir en se bouchant les oreilles.

Le chef de service se place derrière la tête de lit et l'obstétricienne surveille Livia avec les ultrasons. Chérie, je ne te quitterai pas, juste cette nuit, il faut que je rentre à la maison chercher des affaires, après je reviens et je serai tout le temps avec toi, je reviens très vite. Elle tourne les yeux vers la porte, puis vers moi. Tes parents sont assis dans le couloir dehors, dis-je. Elle secoue la tête. Ils comprennent, chérie, ne t'inquiète pas, j'ai dit aussi que tu l'as appelée Livia. Elle lève le pouce. Je m'approche du lavabo.

La bouche de Karin remue tandis qu'elle regarde dans ma direction. Je ne peux pas l'entendre mais je peux voir qu'elle dit : Bonne nuit. Bonne nuit, chérie, on se revoit bientôt, lui lancé-je. Le chef de service met sa main au-dessus du masque. On dirait qu'il injecte quelque chose par la sonde à oxygène. Karin ferme les yeux. Le médecin compte à haute voix en regardant sa montre : Un, deux, trois, quatre, cinq. Il continue de compter quand je quitte la salle. Devant l'ascenseur, je me ravise et reviens en arrière au pas de course. Les portes du service sont fermées. J'appuie sur la sonnerie. L'une des infirmières qui s'occupent de Karin m'ouvre la porte : Vous avez oublié quelque chose ? Oui, dis-je en l'écartant et en me précipitant dans la salle B. Est-ce qu'elle dort, est-ce que tout va bien ? demandé-je. Elle dort, tout s'est bien passé, répond l'obstétricienne. OK, merci, dis-je en passant mon doigt sur l'oreille de Karin. Sa peau est bleu foncé et il y a un peu de sang autour de l'aiguille dans son bras. Est-ce qu'ils commenceront la chimio demain ? demandé-je. Ça, je ne sais pas, il faudra demander demain aux hématologues de Karolinska, répond le chef de service. Les persiennes des fenêtres sont baissées, mais la petite fenêtre de ventilation est ouverte et, à travers elle, j'aperçois la pente qui descend vers la baie d'Årstaviken et les feux de circulation, verts et rouges. Je parcours du regard la pièce. Les trois infirmières en soins intensifs et une infirmière assistante sont assises dans la salle d'observation. Elles se taisent quand j'entre. Avez-vous vu la doudoune

de Karin ? demandé-je. L'infirmière assistante va vers une penderie. Est-ce celle-ci ? demande-t-elle. Oui, tout à fait, merci. Rentrez vous reposer, vous avez besoin de sommeil. Oui, c'est ce que je vais faire, merci, mais je voulais seulement vérifier que vous avez mon numéro. L'infirmière assistante se tourne vers son ordinateur, elle a peu de cheveux, teints en mauve. Elle lit à voix haute mon numéro de téléphone. C'est ça, merci, dis-je. Appelez-moi s'il vous plaît dès que vous saurez quand elle sera transférée à Karolinska. C'est promis, dit-elle. OK, merci, je réponds.

Lillemor attend près d'un des petits bassins devant l'entrée principale de l'hôpital Söder. Elle fixe la surface brillante de l'eau. Elle a posé une main sur son ventre qu'elle caresse par de tout petits gestes. De temps en temps, on entend le bruit d'une voiture sur le Ringvägen, sinon tout est calme. Le taxi sera là d'une minute à l'autre, déclare Sven en glissant son portable dans la poche intérieure de sa veste. Quelle heure est-il ? demandé-je. Presque quatre heures, répond-il. Dans le taxi, je serre la doudoune de Karin, je penche la tête contre la vitre fraîche et je regarde le bitume, les bouches d'égout, la bordure de la chaussée, les trottoirs, les terre-pleins centraux. Avant de descendre près des marches qui mènent à la Lundagatan, je dis : Ça va s'arranger.

Maman arrête la voiture à l'arrêt d'autobus devant l'hôpital universitaire Karolinska à Solna,

je cours, elle crie, je n'entends pas, je cours à l'accueil, on me donne un plan et m'indique la direction, je traverse le hall en courant, passe devant le kiosque à journaux, emprunte un couloir long de vingt mètres qui débouche sur un hall, deux ascenseurs pour lits de patient et un escalier, je cours vers la droite en franchissant une porte automatique, débouche dans un couloir deux fois plus long que le premier, je traverse des portes automatiques, je longe une cour intérieure, je partage l'ascenseur de service avec deux médecins qui ont leur coiffe sur la tête, je sors, je prends la cage d'escalier et suis la flèche qui indique Bloc opératoire, je passe une porte en acier grande ouverte, des piliers verts le long des murs, je cours sur un linoléum de flammes vertes dans un couloir qui doit faire quarante mètres de long et s'achève en T, je lis les panneaux, je prends à droite vers le Centre de soins intensifs, je longe des fenêtres toujours en courant, à droite s'étend le parc de l'hôpital, des murs avec un revêtement blanc, je cours dans un couloir de cent mètres de long cette fois, je m'arrête devant un visiophone, j'appuie sur le bouton, ça sonne, je regarde dans l'objectif. Une voix d'homme : Bonjour, en quoi puis-je vous aider ? Bonjour, c'est ma femme, elle devait être transférée ici en ambulance de Söder, elle est enceinte, ils devaient lui faire une césarienne en urgence. Et elle devait arriver aux soins intensifs chirurgicaux ? demande-t-il. Oui, au F21, je réponds. Comment elle s'appelle ? Karin Lagerlöf. Attendez un instant,

dit-il. J'attends à peine quelques minutes et les larges battants de la porte s'ouvrent automatiquement. Le médecin porte une tenue blanche, il est grand et a des cheveux foncés peignés en arrière. Il se présente, mais je retiens surtout son regard qui cherche à m'éviter. Il dit que ma femme vient d'arriver et qu'ils l'installent salle 1. Il souligne qu'il n'en sait pas plus. Qui en sait plus, alors ? demandé-je. Dès qu'ils l'auront installée, vous pourrez parler avec un responsable, répond-il. Est-ce qu'elle va bien ? Ils sont en train de l'installer, dès que nous aurons terminé, nous viendrons vous chercher, dit-il en passant devant moi dans le couloir. Il se retourne pour me regarder, comme s'il voulait que je le suive. Vous connaissez les soins intensifs chirurgicaux ? demande-t-il. Qu'entendez-vous par là ? Il ouvre une porte avec un code et dit : À l'Unité de soins intensifs chirurgicaux, on prend en charge des patients qui nécessitent des soins extra-intensifs, nous avons treize places, des médecins et des infirmières spécialisés. Il allume la lumière. Ah, OK, je réponds en jetant un coup d'œil dans la pièce qui fait dans les vingt mètres carrés. Un canapé, des chaises, un fauteuil, une table ronde et une kitchenette. Oui, ce n'est pas vraiment le Waldorf-Astoria, mais c'est mieux que rien, dit-il. Quand vont-ils faire la césarienne ? demandé-je. Je ne le sais pas, malheureusement, nous devons d'abord stabiliser votre femme avant de pouvoir faire quoi que ce soit. Combien de temps devrai-je attendre ici ? demandé-je. Difficile à dire, une

heure peut-être, je ne sais pas, mais vous n'êtes pas obligé d'attendre dans la pièce pour la famille. Ça va aller, merci. OK, dit-il en me laissant près de la porte. Une télé pend du plafond. Il y a une autre pièce dans le prolongement de la plus grande, avec des lits superposés et un petit cabinet de toilette. Les voilages sont tirés devant la fenêtre qui donne sur le couloir. Des tasses de café laissées un peu partout. Une corbeille en papier pleine de mouchoirs froissés. Je m'assois à la table. Devant moi, il y a un *Sansevieria* en plastique. Sur une des feuilles, quelqu'un a collé un chewing-gum. Je décide d'aller dans le couloir, puis je me rends compte que la porte s'est verrouillée derrière moi. Je ne connais pas le code pour entrer de nouveau et je ne sais pas si je peux attendre ailleurs. Je me place dans l'embrasure et guette. Une femme médecin sort des soins intensifs chirurgicaux. Pardon ? dis-je. Elle me jette un regard et continue son chemin. Elle marche vite. Je l'appelle. Elle s'arrête et se retourne. Avez-vous le code pour cette porte ? demandé-je. Pourquoi, vous ne l'avez pas ? Non, on m'a fait entrer, mais la personne ne m'a pas donné le code, dis-je. Elle sort un petit carnet de sa poche de poitrine et le feuillette. Douze vingt et un, dit-elle. OK, c'est l'année et le numéro du service, je suppose ? Je n'y avais pas pensé, répond-elle. C'est pour m'aider à m'en souvenir, dis-je. Elle me fait un clin d'œil d'un air entendu. C'est votre femme qui est enceinte ? demande-t-elle. Oui, elle est enceinte, je réponds. Elle s'approche. Si elle n'avait pas eu ces rides au

coin des yeux qui louchent légèrement, je l'aurais prise pour une adolescente. Elle se tient tout près de moi pour me dire : J'ai moi-même une fille, elle est née un mois et demi trop tôt, vous pouvez être content que ce soit une fille, les filles prématurées ont plus de chances de survivre et de s'en sortir sans séquelles que les garçons prématurés.

Maman m'a acheté une salade à la boutique de l'hôpital. Les crevettes décortiquées mécaniquement sont noyées dans une sauce Rhode Island. Du calme, tu te jettes dessus comme un je-ne-sais-quoi, dit-elle. Je n'ai jamais changé de couches de ma vie, dis-je. Tu y arriveras, même ton père y est arrivé. Elle se lève, me regarde et ajoute : Qu'est-ce qu'il y a, mon trésor ? Je crois que j'ai laissé une plaque allumée, dis-je. Oh Tom, tu croyais déjà ça hier, mais non, tout était éteint. Je t'assure que cette fois j'ai oublié, dis-je. Hier j'ai laissé ce que j'étais en train de faire et je me suis précipitée chez vous, et aucune plaque n'était allumée, dit-elle. Que veux-tu que je te dise ? Tu veux que je rentre vérifier ? Ce serait peut-être mieux, dis-je. Maman se retourne brusquement sur le pas de la porte lorsque Sven et Lillemor entrent dans la pièce. Elle tire sur son pull et la chaîne de son pendentif et dit : Lillemor, Sven, je ne sais pas quoi dire. Ils embrassent maman et demandent comment va Thomas. Pas bien, répond maman. Sven et Lillemor se taisent. Je remarque que maman devient nerveuse à l'idée d'avoir dit quelque chose de mal. Vous avez trouvé sans trop

de difficulté ? demandé-je. C'est normal, tu nous as bien expliqué le chemin, répond Lillemor. Maman ne réussit pas à allumer la télévision, elle appuie sur différents boutons de la télécommande. Lillemor demande si j'ai pu voir Karin. Non, ils sont en train de l'installer, dis-je. L'installer ? C'est le terme qu'ils ont employé, je réponds. Maman, ses lunettes de lecture pendant à la chaînette autour du cou, commence à feuilleter l'*Expressen*. Maman, tu arrives quand même à voir quelque chose sans tes lunettes ? Cela ne fait rien, dit-elle en ajoutant : Tu veux toujours que j'aille vérifier votre cuisinière ? Non, laisse tomber, c'est moi qui suis névrosé, dis-je, et je sors dans le couloir où je marche jusqu'à ce que je trouve un banc. Un médecin passe à toute allure sur une trottinette. Qu'aurait souhaité Karin que je fasse si elle m'avait vu sur ce banc sans dossier devant le Gastrolab ? Je trouve le numéro des plus proches amies de Karin : Caro, Johanna et Ullis. Salut, c'est Tom, tu as une minute ?

Quand je reviens, Sven est calé dans le canapé et lit sur sa tablette. Lillemor fouille dans son sac à main près de la table. Bisse a dit qu'elle passerait chez vous pour vérifier si la cuisinière est bien éteinte, dit-elle. OK, mais je lui ai dit qu'elle n'avait pas besoin d'y aller, je réponds. Måns est en route, dit Lillemor. Oh, il descend d'Örebro ? Il a pris le premier train, dit-elle. Je m'assois sur une des chaises. Un médecin est passé, dit Sven. Ah bon, et qu'est-ce qu'il voulait ? Les valeurs de Karin sont assez stables maintenant pour qu'ils puissent

planifier une césarienne cet après-midi. OK, super, merci, mais à partir de maintenant j'aimerais bien être le premier à être informé, ça ne vous dérange pas ? Mais tu n'étais pas là, dit Lillemor. Non, mais ça n'a aucune importance, c'est ce que nous avons décidé, dis-je. Nous ? s'écrie-t-elle. Karin et moi, bien sûr, dis-je. D'accord, mais quand il est venu et a demandé après toi, tu n'étais pas là, nous avons pensé que c'était important. OK, mais je vais donc me répéter, c'est quelque chose que Karin voulait, les infos pour moi en premier, c'est-à-dire, pour Karin et moi, nous en avons déjà parlé hier. Un coup à la porte fait sursauter Lillemor. Sven, dit-elle en le regardant pour qu'il fasse quelque chose. Il se lève, mais je suis déjà à la porte. L'infirmière est timide et a un sourire un peu bête quand elle demande : Attendez-vous pour voir Karin Lagerlöf ? Oui, est-ce l'heure de la césarienne ? Non, pas encore, je voulais juste vous dire que vous pouvez voir Karin maintenant si vous voulez, et vous pourrez rencontrer les médecins qui l'ont prise en charge, répond-elle. Je regarde Sven et Lillemor. Tom, vas-y, toi, nous attendrons ici, dit Sven.

C'est seulement quand l'infirmière ouvre la porte d'un petit vestibule qui donne accès à la salle 1 que je m'arrête, je regarde mes mains, j'écarte les doigts, j'essaie de me rappeler le visage de Karin, mais quelque chose reste flou, il manque certains traits, la sensation dérangeante que je ne l'ai pas revue depuis plusieurs années. Vous venez ?

demande l'infirmière qui se tient près de la porte ouverte. Je lève les yeux : d'abord je vois la sonde à oxygène, bleu clair, elle a l'air d'être une partie d'un jouet et pend entre le masque à oxygène de Karin et le respirateur au bruit régulier qui synchronise les mouvements de la cage thoracique, ensuite je vois que Karin est nue, une simple petite couverture couvre sa poitrine et son bas-ventre, je regarde entre ses jambes, ils lui ont rasé le sexe, un cathéter sort de son urètre, ses paupières ont un aspect vitreux. Entrez, dit l'infirmière qui pose un drap sur les cuisses de Karin. Elle lui tapote la main et dit : Je viens de dire à votre femme que vous allez être parents. Elle le sait déjà, dis-je. Je veux dire que c'est pour aujourd'hui, bientôt. Bon, OK, merci. Elle apporte une chaise qu'elle place à côté du lit. Je m'assois. Une autre infirmière est en train de régler quelque chose sur la perfusion. À ma droite, dans le coin, un médecin est assis devant un ordinateur et écrit. Par la fenêtre, de l'autre côté de la rue, se dresse une façade en briques, des fenêtres à trois vantaux, des fondations noir d'encre, je reconnais cet immeuble. Est-ce que c'est le Centre de traitement du cancer ? demandé-je en indiquant le bâtiment. C'est exact, vous connaissez l'endroit ? dit-elle. Oui, mon père s'y rend depuis dix ans pour faire des contrôles. Oh là là, dit-elle en venant à côté de moi. Elle aussi regarde par la fenêtre. Quel temps printanier, on pourra déjeuner dans le parc aujourd'hui, dit-elle. Le médecin a un visage anguleux, des cheveux bruns,

une frange plate, de petites lunettes rectangulaires. Une poignée de main molle. Il paraît timide. John Persson, dit-il, je suis le chef de service à l'Unité de soins intensifs chirurgicaux, c'est moi qui suis responsable de la prise en charge de Karin. OK, moi c'est Tom, dis-je. Vous êtes venu seul, Tom ? Je suis sa plus proche famille, je ne sais pas comment dire... J'ai cru comprendre que les parents de Karin étaient aussi là. C'est le souhait de Karin que je sois le premier à être informé et que je transmette les nouvelles à ses parents et à ses amis, dis-je. C'est bon à savoir, dans ce cas, je suggère d'aller nous asseoir avec l'hématologue, c'est lui qui va traiter Karin, l'obstétricienne qui va délivrer l'enfant nous rejoindra. OK, ce serait bien, là tout de suite, non ? Si, à moins que vous ne préfériez pas maintenant ? Si, bien sûr, merci. Il m'entraîne très lentement dans le couloir et entre dans une sorte de bureau qu'il appelle la « salle Atlas ». Des ordinateurs, des imprimantes, une bibliothèque de livres de médecine et des piles de feuilles de papier. L'hématologue nous attend déjà, il termine une conversation au téléphone et se présente comme étant Franz Callmer, professeur et chef de service au Centre d'hématologie. Des cheveux gris épais et en bataille, un cou fripé, un regard doux. Outre Persson et l'hématologue, il y a aussi un jeune interne et un anesthésiste. Le jeune médecin est assis sur un des bureaux, les mains dans les poches. L'anesthésiste s'appuie contre le chambranle de la porte, en mâchant un chewing-gum. On m'informe

que le jeune médecin fait partie de l'équipe de soins pour la salle 1 et que l'anesthésiste sera de service lors de la césarienne. Nous attendons aussi Agneta, c'est elle qui pratiquera la césarienne, mais je crois que nous pouvons commencer, dit Persson. Je m'assois sur une des chaises de bureau et je regarde le tissu, un denim bleu clair. Il poursuit de la même voix calme : Tom, votre femme est très gravement malade et son état ne fait qu'empirer, c'est pourquoi nous avons décidé de faire une césarienne, l'enfant va bien, c'est Karin qui nous inquiète, pour parler franchement, nous mettons tout en œuvre pour qu'elle s'en sorte, la moindre intervention comporte des risques, disons que plusieurs des organes de Karin ne parviennent plus vraiment à fonctionner comme ils devraient, la situation en réanimation est critique pour diverses raisons, la plus évidente est qu'elle ne peut pas s'oxygéner elle-même, une autre est qu'il y a un déséquilibre entre le flux sanguin et la tension artérielle dans le corps, son lactate est à quinze et monte encore, ce qui est très élevé pour une personne au repos. L'hématologue ajoute : C'est ce que les sportifs de haut niveau ont quand ils sont à deux doigts de tomber d'épuisement, normalement quand nous faisons une promenade, nous avons un lactate de un ou deux, c'est donc un euphémisme de dire que le corps de Karin est à bout de forces. Qu'est-ce que cela signifie ? demandé-je. L'hématologue répond : Tout cela semble indiquer une septicémie, un empoisonnement du sang, mais nous n'allons

pas spéculer, l'état général de Karin est probablement le résultat de la maladie. Il cherche les mots justes. Je veux que vous soyez le plus franc possible, je veux tout entendre maintenant, dis-je en remarquant que l'hématologue s'énerve un peu parce que je fais sans arrêt pivoter la chaise. Écoutez, nous sommes francs, nous devons l'être, réplique Persson. Est-ce qu'elle va s'en sortir ? demandé-je. Persson pose les coudes sur la table et me regarde avec gravité : Tom, nous faisons tout notre possible pour que Karin aille mieux, mais je dois honnêtement vous dire que la situation est, comme je vous l'ai déjà expliqué, extrêmement critique. Critique jusqu'à quel point ? Nous avons préparé l'unité ECMO, répond-il. Ce nom me dit vaguement quelque chose, dis-je. L'hématologue répond : L'ECMO, c'est l'oxygénation par membrane extracorporelle, c'est une procédure qui permet de remplacer temporairement le cœur et les poumons, nous avons une unité ici à Karolinska spécialisée pour soigner les patients placés sous ECMO, nous n'allons pas noircir le tableau, mais, oui, la situation est inquiétante, personne ne veut qu'on en arrive là, mais l'ECMO est un plan B, de mon point de vue comme spécialiste du sang, nous devons gagner du temps contre ce type de maladie. C'est la leucémie, n'est-ce pas ? demandé-je. Oui, c'est ça, répond-il. Quel type de leucémie a-t-elle ? Si vous arrêtiez un peu de tourner sur votre chaise, vous entendriez mieux ce que j'ai à vous dire, fait-il remarquer. Oh, excusez-moi, dis-je, et je répète